

Notes séminaire du 02 avril 2003

## QUE VEUT DIRE « AVOIR UN CORPS » ?

Le problème, avec l'humain, c'est que nous avons affaire à un *animal dénaturé*. Pas de bonne petite jouissance d'un corps-nature, d'un corps bien naturel, un corps animal... JOUIR, chez l'humain, n'est jamais la satisfaction d'un besoin naturel. Ce n'est même pas de l'ordre du besoin. Car, un besoin, chez l'humain, n'existe jamais seul, jamais pur. Animal dé-naturé, vous dis-je...

*Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction[...] à quoi ils peuvent faire défaut. (Encore, séance du 13 février 1973, Seuil, p.49)*

L'autre satisfaction dont parle Lacan, c'est la satisfaction qui fait de l'homme, précisément, un animal dé-naturé, celle qui se supporte du langage, de la parole, des dires et des non-dits. On est déjà bien loin de la satisfaction pure et simple d'un supposé besoin de l'organisme, du corps.

Qui ne remarque que, chez l'homme, il n'existe pas de besoin pur de se nourrir, car ledit besoin est immédiatement subverti par le signifiant. Et c'est de la jouissance de manger qu'il va s'agir quand on va lire le menu. C'est le signifiant qui fait désirer et ainsi saliver à la lecture de l'énoncé des réjouissances culinaires. C'est le signifiant qui ouvre l'appétit. Car le signifiant transforme sur le champ tout objet du besoin, ou supposé tel, en objet dévolu au désir, en objet qui a pour fonction de causer le désir, d'en tenir lieu de cause.

Prenons la présence du sein nourricier, plein à gicler du lait maternel. S'il s'absente, s'éloigne, c'est bien alors un vide qu'il cause, vide, vacuole, vacance autour desquels une bouche se met à appeler, crier, pleurer. En somme : DEMANDER. Et donc pas de besoin, chez l'humain, qui ne débouche, langage oblige, sur un désir que soutient une demande sur fond de frustration.

La sexualité humaine est construite sur ce modèle. Pas de besoin sexuel pur ; elle se situe toujours au-delà de toute décharge de la tension. Avoués ou non, elle en appelle à quelque chose d'autre, de l'ordre de l'amour, à la tendresse, aux mots doux, à l'imaginaire, au jeu. « Mange-moi ceci, ou cela...Non, pas *réellement*, mais dis-le moi, fais semblant, bouffe-moi,...pour de rire, pour de jouir ! » La spécificité humaine, c'est l'au-delà du besoin, le jouir du/dans le symbolique.

Jouir du/dans le symbolique, c'est précisément à quoi pense Lacan dans ce séminaire lorsqu'il s'interroge sur la jouissance d'Aristote, de celle qu'il lui suppose écrivant son *Ethique à Nicomaque*. Dans son œuvre, Aristote, vous le savez sans doute, n'arrête pas de chercher à circonscrire quelle doit être la façon

de se conduire, c'est-à-dire de jouir, de l'homme dit du bien, dans la cité. Mais, Lacan, lui, s'interroge : de quoi Aristote, lui-même, jouissait-il, ou ne jouissait-il pas, en écrivant son ouvrage ? Il répond : Aristote est préoccupé, obnubilé même, par la question de la jouissance de l'être. Aristote, dit Lacan, ne semble pas s'apercevoir que, tout à sa préoccupation, il jouit lui-même d'une jouissance qui consiste à parler de la jouissance, précisément, c'est-à-dire à dé-placer cette jouissance dans la parole à laquelle il se livre. Cette jouissance aristotélicienne, quelle est-elle ? Eh bien, c'est, tout simplement, tout rigoureusement aussi, la jouissance de la mise en articulations des signifiants. Et c'est cette jouissance des signifiants, de leur articulation dans la parole qui fait obstacle à ce qu'Aristote attrape quelque chose de tangible de la jouissance de l'être. Car la parole, souvenez-vous, c'est bien ce qui fait défaut à l'atteinte de l'être.

Alors, satisfaire ses besoins, c'est un peu court. C'est tout de suite submergé par la jouissance de la parole, laquelle, *parlêtre* oblige, est ce qui fait obstacle à la jouissance de l'être. C'est ce que montre Lacan avec Aristote. Le signifiant rate l'être, parce qu'il rate le signifié en tant que celui-ci ne s'équivaut jamais au référent. Le signifiant *arbre* a bien si je le prononce un effet de signifiant, le signifié *arbre*, en quelque sorte l'image, la représentation de l'objet, le référent *arbre*, mais quelque chose entre le signifié et le référent est raté, le signifié et toujours en-deçà de l'*être* du référent *arbre*. La représentation de l'arbre ne saurait être l'arbre lui-même.

Le ratage, c'est ce qui fait qu'entre le sujet et l'autre, entre l'Un et l'Autre, entre l'homme et la femme, entre le sujet et l'objet, il n'y ait pas de rapport. Pourquoi ? Il n'y a pas d'abord de la réalité, chez l'Homme, qui ne passe par la parole. Il n'y a pas moyen de jouir du monde hors parole pour le *parlêtre*. Il y a donc toujours ratage du rapport *direct* de l'humain à son monde, le langage y obvie. Et la jouissance de la parole, seul moyen, je le répète, pour aborder la réalité, est en même temps ce qui fait obstacle à ce qu'il y ait du rapport, et, comme le monde humain est sexué, sexuel, obstacle à ce qu'il y ait du rapport sexuel. On jouit de la parole mais, cette jouissance est précisément celle qui nous empêche, pauvres *parlêtres*, d'accéder à la jouissance sexuelle, car le mur de la parole fait obstacle au sexe, à la jouissance du sexe en tant que tel.

Lacan va y voir deux façons de rater le rapport sexuel : une façon mâle, c'est-à-dire du côté de l'Un, du tout, de l'univers : *L'univers, c'est là où, de dire, tout réussit [...] réussit à faire rater le rapport sexuel, de la façon mâle.* (*Encore*, 13 février 1973, p.53). Et une façon, côté femme, qui va utiliser le *pas-tout* spécifique à la position féminine comme on l'a vu, et qui fait pièce au tout, pièce à l'univers.

### Une façon mâle du ratage :

Le mâle, l'homme, la position masculine, ratent la jouissance de l'Autre, la jouissance du corps entier de l'Autre. Pourquoi ? La jouissance de la parole, à partir de cette position masculine, ne peut produire du partenaire dans le sexuel, qu'un objet phallicisé, c'est-à-dire *l'objet a*. Donc, cette jouissance de la parole du mâle ne permet en aucun cas de produire un Autre en tant que sexué : le signifiant manque, seul un objet petit a. Lacan dira : *Le ratage, c'est l'objet*. (p.55).

Ainsi, la position masculine ne peut pas sortir du fantasme où elle s'enferme logiquement pour satisfaire à la fonction phallique par la jouissance phallique. qui est, rappelons-le, une jouissance fondée, par Lacan, dans la jouissance de la parole. Résultat ? Eh bien, pour un homme, pour tout sujet dans cette position masculine, le résultat c'est de rendre inatteignable, inaccessible, insaisissable la femme, sa partenaire, au sein de cette étrange relation sans rapport.

Remarquons, qu'à partir de là, ce serait un malentendu de confondre jouissance sexuelle et jouissance phallique, laquelle est jouissance de la parole. Lacan va dire : *C'est le corps parlant en tant qu'il ne peut réussir à se reproduire que grâce à un malentendu de sa jouissance. C'est dire qu'il ne se reproduit que grâce à un ratage de ce qu'il veut dire, car ce qu'il veut dire – à savoir, comme le dit bien le français, son sens – c'est sa jouissance effective. Et c'est à la rater qu'il se reproduit – c'est-à-dire à baiser. C'est justement ça qu'il ne veut pas faire, en fin de compte. La preuve, c'est que, quand on le laisse tout seul, il sublime tout le temps, à tour de bras [...].* (séance du 15 mai 1973).

La jouissance sexuelle, en fin de compte, n'est pas même sexuelle ; elle est phallique, autrement dit phallique veut dire ratage du sexuel, comme tel, car parlante. Cette jouissance, Lacan va la dire inconvenante : *Le refoulement ne se produit qu'à attester dans tous les dices, dans le moindre des dices, ce qu'implique ce que je viens d'énoncer, que la jouissance ne convient pas – non decet – au rapport sexuel. A cause de ce qu'elle parle, ladite jouissance, lui, le rapport sexuel n'est pas.* (séance du 13 février 1973, Seuil, p.57)

### L'Autre façon de rater :

Est-ce que cette Autre façon de rater, cette Autre façon d'affronter l'impossible du rapport sexuel, peut-être dite femelle ? femme ? On la dira, à tout le moins, que c'est celle de la position féminine.

Qu'est-ce qui la caractérise ? Eh bien, comme on l'a vu, la position féminine est en rapport avec le phallus et avec grand S de grand A barré, le signifiant du manque dans l'Autre. Du côté du phallus, la fonction phallique est

amenée à se satisfaire, comme dans la position masculine, par le biais du fantasme et donc avec le substitut que représente l'objet petit a. Mais, du côté du signifiant manquant, du trou dans l'Autre, comment la position féminine y pallie ? Eh bien, là, Lacan va répondre, qu'elle y pallie par DIEU ! Dieu, ici, ne se réduit en rien au Dieu des Chrétiens. Dieu, c'est le grand Autre. Pas l'Autre de la parole (jouissance phallique), mais celui qui, s'il existait, aurait, au-delà du langage, statut de Réel, dans l'insignifiable. Dieu comme Réel. Animé, donc, de l'Autre jouissance, en place d'être celui que l'Autre jouissance concerne.

Dorénavant, si l'on peut dire, dans ce séminaire, l'Autre est un autre Autre qu'auparavant : *Pour moi, il me paraît sensible que l'Autre, avancé au temps de l'Instance de la lettre, comme lieu de la parole, était une façon, je ne peux pas dire de laïciser, mais d'exorciser le bon vieux Dieu. [...]*

*Je m'en vais peut-être plutôt vous montrer en quoi justement il existe, ce bon vieux Dieu. Le mode sous lequel il existe ne plaira peut-être pas à tout le monde, et notamment pas aux théologiens qui sont, je l'ai dit depuis longtemps, bien plus forts que moi à se passer de son existence [...]. Cet autre, s'il n'y en a qu'un tout seul, doit bien avoir quelque rapport avec ce qui apparaît de l'autre sexe. (séance du 20 février 1973, Seuil, p.65)*

On se souviendra ici du séminaire du l'Ethique de la psychanalyse. Lacan y abordait, entre autres, la question de l'amour courtois. Bien au-delà de sa fonction d'objet, le chevalier ou le poète élève la Dame de leurs pensées au rang de « La Chose », *das Ding*, dont il a été remarqué qu'elle préfigurait ce que Lacan appellera grand S de grand A barré. Donc, la Dame de leurs pensées se trouve à être élevée au niveau de l'Autre en tant que Réel, absolu, inaccessible. Mais cet Autre est parfaitement vide, grand A barré, tout en occupant, vous l'aurez remarqué, la place de l'objet global, total, et non plus partiel. C'est-à-dire, par définition, l'objet manquant par excellence, la Dame absolue, la Femme avec un grand F. Il n'y a donc pas d'être déjà là de la Femme (comme l'a cru toute une philosophie et une théologie après Aristote), mais, ce que montre l'amour courtois, c'est la création d'un être par l'effet du signifiant, Lacan dit un « être de la signifiante ». Le poète, le chevalier servant, créent la Dame, parce que le signifiant engendre l'être. Ainsi, la position dite féminine engendre de même « Dieu », dans le processus même de la sexualité.

Dorénavant, nous traînons avec nous deux grands Autres. L'Autre comme lieu de la parole (l'Autre dans le Symbolique) ; l'Autre comme Autre sexe (l'Autre dans le Réel).

L'Autre comme Autre sexe nous intéresse particulièrement ce soir. Car il se déduit de l'autre, du précédent, de l'Autre comme lieu de la parole. Il s'en déduit, pour autant que ce dernier est barré, en son centre gît un trou (tout ne peut pas se dire) ; c'est un lieu troué par le Réel. Le trou est réel, manque, absence. Cet Autre est donc supposé réel. A partir du manque dans le

Symbolique, il s'en déduit, mais selon l'adage lacanien ce n'est pas pour autant qu'il existe un Autre de l'Autre. Lacan s'en explique ainsi : *Comme tout ça se produit grâce à l'être de la signifiante, et que cet être n'a d'autre lieu que le lieu de l'Autre que je désigne du grand A, on voit la biglerie de ce qui se passe. Et comme c'est là aussi que s'inscrit la fonction du père en tant que c'est à elle que se rapporte la castration, on voit que ça ne fait pas deux Dieu, mais que ça n'en fait pas non plus un seul.* (séance du 20 février 1973, Seuil, p.71) Un seul Autre, néanmoins sur trois versants : R, S, I.

Alors, au point où nous en sommes, que veut dire *féminin* ? Féminin veut dire se définir par rapport à S de grand A barré, c'est-à-dire par rapport à ce trou dans l'Autre symbolique. C'est-à-dire encore, qu'ici, Lacan laisse à penser qu'une *femme* puisse se rencontrer comme Autre que ce que dit l'inconscient, Autre que ce que le chaîne signifiante peut nommer, la chaîne qui est organisée au niveau du grand Autre par la fonction phallique et la loi de la castration symbolique. Et l'on peut en déduire quoi ? Eh bien que La Femme, c'est bien l'Autre réel sexué radical et que l'inconscient est impuissant à nommer, sinon à en cerner le manque. Femme, féminin, position féminine, autant de termes qui posent inévitablement la question de l'Autre et de son manque central, d'où le sentiment d'inconsistance souvent repéré et angoissant pour une femme qui se rencontre comme occupant cette place, voire cette fonction rejetée du mascul'UN.

Comme le prouve cependant l'emploi par Lacan d'une notion, bien que non religieuse, de Dieu, le statut du féminin est toujours un puissant appel à l'être, un être hors-parole, d'avant la parole, opposé à l'être de la signifiante qui se veut, chez Lacan, on l'a vu, primer et prévaloir sur l'être aristotélicien, mais aussi engendrer celui-ci. Le signifiant produit l'être, un *parlêtre*, mais pas d'être avant le signifiant, pas d'être d'emblée consistant avant le verbe.

Il n'est ainsi pas très aisé, pour une femme, d'affronter le manque dans l'Autre, l'inconsistance, d'assumer de s'identifier à ce trou dans l'Autre. L'homme, on le sait y pare, exclusivement, en y plaçant l'objet petit a dans le fantasme, comme bouche-trou de la faille qui s'ouvre dans l'Autre. La femme, on le voit, outre ce même moyen, en a alors un autre, c'est de venir, non pas y placer un petit a, mais un homme plus qu'entier, qui serait pour elle non-châtré, un/son... Dieu, en somme, c'est-à-dire, si vous m'avez bien suivi, tout aussi bien : La Femme. Un Dieu-Femme. Cet Homme-Dieu, ce Dieu, un Etre suprême comme La Femme, ce serait cet être qui la ferait, enfin, toute-Femme. Et elle pourrait être l'Autre, une femme-l'Autre, enfin.

Mais l'Autre, revenons-y. L'Autre, c'est bien, très longuement chez Lacan, le *lieu de l'inconscient*. L'Autre, c'est donc bien, et avant tout un lieu, le

*lieu de l'Autre*. Dans ce séminaire, l'Autre devient, tout bonnement le *corps*. La jouissance de l'Autre, c'est la jouissance du corps de l'Autre.

Alors, pour l'Homme dont la dépendance fondamentale est la dépendance au signifiant, que l'Homme c'est quelque chose, quelqu'un de pris entièrement dans le langage, que veut dire : « avoir un corps » ?

Eh bien, c'est justement cette prise dans le langage qui va impliquer pour lui une véritable catastrophe. Laquelle ? Une perte au niveau du corps. De tout corps. Le sien, autant que celui de l'Autre. Cette perte apparaît pour ce qu'elle est, en vérité : une perte d'être. C'est une perte d'être, parce que l'humain, l'être humain, comme l'on dit, est un *parlêtre*.

L'animal, en quelque sorte, est un corps. L'animal ne pense pas qu'il a un corps. Il ne distingue pas vraiment. Sauf, peut-être les animaux que Lacan appelait *d'hommes* parce qu'ils sont pris, en partie, dans le langage de leurs maîtres.

L'humain, de lui, on ne dit pas qu'il *est* un corps, mais qu'il *a* un corps. Ceci est du au fait qu'il parle, qu'il est parlant. Du fait qu'il parle, il est sujet, il n'est plus un corps ! La parole disjoint, sépare, le sujet de son corps. Le corps devient ainsi quelque chose d'extérieur dont le sujet se dira plus ou moins étranger, jamais complètement identifié, jamais Un-corps. L'effet du langage porte quelque chose à l'existence que la psychanalyse appelle le *sujet*, à distinguer donc du corps. Comment, dès lors, atteindre, habiter, avoir un corps ? Pas d'être-corps primordial, c'est-à-dire préalable au langage, mais un corps effet du signifiant car, entre sujet et corps, il y a toujours le langage...qui nous fait croire au corps, mais qui, en fait s'interpose constamment.

Alors qu'en déduire ? Eh bien, je dirai que le langage, c'est étrangement, curieusement, ce qui nous barre l'accès au corps, et ce qui, dans le même temps nous en permet un certain accès. Le corps, l'être du corps de l'animal humain, son être en tant que réel, l'accès nous en est barré et nous ne l'habitons pas, nous ne sommes pas dedans, mais à l'extérieur de ce mur sur lequel nous nous cognons et duquel nous apprenons qu'il est malade, blessé, heurté, il nous reste impénétrable. Mais le corps, en tant symbolisable, nous devient lui pensable, car médiatisé par le langage et le pouvoir du signifiant qui découpe et organise ledit corps : imaginarisation du corps et déduction logique langagière.

Il n'y a donc pas de ménage direct à deux, sujet-corps, mais un éternel ménage à trois, sujet-langage-corps.

Si Lacan est parti de l'Autre comme trésor des signifiants, nous en sommes arrivés, avec lui, non pas, je dirai maintenant, à deux *Autres*, mais à l'Autre, une grand *Autre* très corporisé selon deux faces : l'Autre, corps lieu d'inscription signifiante, tissu de signifiants, symbolisable, vide de substance ; et l'Autre, corps d'ininscription signifiante, substance insymbolisable, inommable en tant que tel, réel. Deux faces de l'Autre, comme deux faces du corps.

Ainsi, à cette face de réel du corps, le sujet n'y a aucun rapport formulable satisfaisant, pertinent. Cette face de réel du corps, bien au-delà de tout ce que le sujet peut arriver à en dire, gît comme un reste irréductible à dire. Et la non-existence signifiante de ce corps en tant que réel lui confère une sorte de mode d'existence particulièrement consistante et persistante, difficilement éliminable, irréductible. Pensez ici à la difficulté des criminels de tout poil de faire « disparaître le corps », comme l'on dit dans les polars. C'est très encombrant un corps réduit à son réel !

Avançons. Il y a donc une limite au corps symbolisé, c'est le corps réel qui le troue. Il y a une limite à l'*Autre*, corps-trésor des signifiants, c'est l'*Autre*, corps innommable, ininscriptible, indicible comme tel, et qui le barre. Il y a une limite, enfin, à la jouissance phallique au-delà de laquelle, quelquefois une supplémentaire jouissance vient à s'éprouver en position féminine qui écorne l'insatisfaisante première, sans pour autant la compléter.

Entre le sujet et son corps, il y a du hors-langage. Entre l'homme et la femme, il y a une faille. Entre le sujet et l'*Autre*, il y a un trou. A chaque fois, existe une *altérité radicale*. Entre l'Un, porté par le signifiant S1 et l'*Autre* qui n'existe que barré, troué, fendu, il n'y a pas de rapport possible, c'est-à-dire ininscriptible. Alors, pourquoi, mais pourquoi donc, l'Un veut-il toujours prétendre s'unir à l'*Autre*, ne faire qu'UN ! Pourquoi cette idée fixe de ne vouloir sans cesse faire qu'UN ?! Souhait du sujet avec son corps, vœu des amants avec le corps de l'autre, des regroupements, des colle...ctifs ?!

Le signifiant de l'Un, est un signifiant largement travaillé par Lacan, l'année précédente, dans son séminaire ...ou pire.

Pourquoi le signifiant *Un* ? L'*Autre*, comme trésor des signifiants offre à tout sujet humain, ce signifiant *Un* qui, littéralement, lui suggère que l'union est possible. Lui suggère et, parfois même, lui intime. Ce signifiant *Un* a pour signifié ce que Lacan désigne ainsi par : *Y'a d'l'Un*.

Donc, ici, *encore*, une paire, sans rapport. S1, le signifiant Un, le signifiant maître, le signifiant de la nomination, le signifiant de l'unité, et S de grand A barré, le signifiant de l'*Autre*, le signifiant du manque dans l'*Autre*, le signifiant de l'innommable, le signifiant de la division, le lieu du hors-langage. Et c'est en quelque sorte le signifiant Un qui passe son temps à suggérer au sujet qu'il pourrait, qu'il devrait, oui-oui dit-il c'est possible, s'unir au lieu du hors-langage, le corps, la femme, l'*Autre*. Le sujet s'y retrouve, on le serait à moins, constamment tirailé : l'être lui échappe, il lui est commandé quand même de chercher à s'y fondre. Mais le vœu d'unité ne lui fait rencontrer cruellement que la question de sa division. A chaque fois que le sujet poursuit sa recherche d'unité Une, il se retrouve face à un éclatement et un éparpillement de cette Unité en de multiples unités. C'est la cas pour l'homme qui, ne voulant faire

qu'Un avec la femme se retrouve, selon le mythe de Don Juan entrevue l'autre fois, à ne pouvoir prendre le femmes qu'une par une, ou, autre solution aussi en impasse, l'homme cherchera, pour s'unir, à s'identifier en s'uniformisant imaginativement à une femme, en étant *amoureux* de son *uni-forme*, par exemple, c'est-à-dire en s'y con-formant. Mais, attention, l'identification à la jouissance supposée de la femme comme Autre, c'est aussi et encore la position du *désir pervers*, qui jouit de la place de la jouissance de l'Autre, au sens du génitif subjectif, assuré, dit-il, qu'il est de cette jouissance pourtant que supposée.

Dans le cas précédent de l'identification imaginaire amoureuse, c'est l'historiole que raconte Lacan à la séance du 21 novembre 1972 de ce séminaire, *Encore* qui exemplifie cela: *Je peux vous dire un petit conte, celui d'une perruche qui était amoureuse de Picasso. A quoi cela se voyait-il ? A la façon dont elle lui mordillait le col de sa chemise et les battants de veste. Cette perruche était en effet amoureuse de ce qui est essentiel à l'homme, à savoir son accoutrement. Cette perruche était comme Descartes, pour qui des hommes, c'était des habits en...pro-ménade. Les habits, ça promet la ménade – quand on les quitte. Mais ce n'est qu'un mythe, un mythe qui vient converger avec le lit de tout à l'heure. Jouir d'un corps quand il n'y a plus d'habits laisse intacte la question de ce qui fait l'Un, c'est-à-dire celle de l'identification. La perruche s'identifiait à Picasso habillé. (Encore, Seuil, p.12).*

La femme, - qui n'existe pas -, c'est l'Objet, avions-nous énoncé précédemment. L'Objet, avec un grand O. L'Objet à jamais perdu. Pour les deux, soi-disant, d'eux sexes. Pour tous enfin. Même si l'Objet, la femme donc, pour un homme, est...un homme, anatomiquement parlant. Il n'en est, cet homme-objet, pas pour autant exonéré d'avoir à être la femme, pour son homme, puisqu'en position d'avoir à être l'Objet de ce dernier. Les positions sont, bien sûr, inutiles de vous le préciser, interchangeable.

Ainsi, le corps de la femme - même si cette femme est un homme anatomiquement, en position féminine, il s'offre à s'unir en tant que corps de la femme (qui n'existe pas) -, ainsi, disais-je, le corps de la femme peut incarner précisément le corps auquel le sujet cherche à s'unir. Si elle le peut, c'est qu'une femme et son corps, ou par son corps, prend valeur de métaphore de l'*Autre*, du grand Autre. Elle le re-présente, cet Autre barré, c'est-à-dire cet Autre auquel il n'y a pas de rapport qui puisse se signifier. *Autre* et *femme* ont, je le dirai comme cela, même structure. La femme est décomplétée : de même l'Autre est un ensemble symbolique ouvert. La femme est *pas-toute* soumise à la loi du signifiant et de la fonction phallique : de même l'Autre est barré, troué par le signifiant du manque.

*Culturel*, avant que d'être *naturel*, le corps est donc bien un produit du langage, et la jouissance du corps un produit, un effet, de la parole. La culture préexiste paradoxalement à la nature. Et les éléments biochimiques du corps,

bien que présents avant la culture, ne peuvent former un *corps*, digne de ce nom, qu'à partir du moment où le signifiant *corps*, articulé, produit le signifié *corps*, représentation partagée et admise collectivement dans la culture comme composé organisé d'atomes de carbones et d'hydrogènes, de protides, de glucides et de lipides, d'enzymes, de gènes, de chromosomes, de cellules, de tissus et d'organes, etc... Le signifiant crée, littéralement, le corps, c'est-à-dire l'extrait, l'expulse du monde de l'être réel, et nous en interdit de ce fait l'accès à la jouissance. réelle sexuelle. Il n'y a de jouissance alors, majoritairement que du *phallus*, soit du signifiant, pas du *corps*.

Il existe, comme on le comprend ce soir, un conflit originel et au sein même de l'ordre symbolique : l'Un, qui exige l'union, et l'Autre qui révèle l'altérité ne font pas rapport. Si l'ordre de l'Un du *s'unir* l'emportait, il n'y aurait plus d'Autre, d'altérité possible, vœu inconscient de l'Homme, du Maître, du Père, d'un Créon. Si le dés-ordre de l'Autre était vainqueur, il n'y aurait plus d'unité, crainte d'un Créon face à Antigone, risque que fait courir l'hystérique au collectif, au social, au groupe, peur des femmes, des sorcières, etc... Un plein, un manque, un tout, un pas-tout, le monde humain se fait et se refait par leur dialectique, constamment, sans victoire possible, parce que sans rapport inscriptible dans la structure. L'un et l'Autre ne sont pas en un rapport fractionnel mais, pour y constituer la nature même du sujet, l'Un et l'Autre, forment cette bande unilatère appelée de Moebius, où, à la parcourir sans lever le doigt, ou le crayon, seulement deux fois, on en achève les deux apparentes faces.

C'est la raison pour laquelle Lacan énonce qu'il n'y a pas de rapport sexuel. On n'est toujours en rapport qu'avec le phallus, jamais avec le corps, le sien ou, malgré tous les nombreux essais, celui de l'Autre, de le /la partenaire. C'est la raison pour laquelle, l'acte sexuel ne peut être qu'un ratage perpétuel. Ce n'est pas la faute de l'un ou de l'autre, de l'homme ou de la femme, c'est un fait de structure, comme nous le montrons avec Lacan, qui énonçait, dans son séminaire *La logique du fantasme*, à la séance du 25 janvier 1967 : *En somme, la sexualité telle qu'elle est vécue et qu'elle opère peut être fondamentalement présentée à partir de ce que nous repérons dans l'expérience analytique comme un « se défendre » de donner suite à cette vérité qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.*

Alors pourquoi les hommes et les femmes continuent-ils, quand même, après tout cela, à coucher ensemble, et peu importe qui avec qui, anatomiquement parlant ? Pourquoi ? pourquoi, même s'ils savent que l'Autre réel auquel ils veulent s'unir est hors de portée, que la jouissance phallique, sexuelle, langagière y fait obstacle irréductible, pourquoi veulent-ils jouir du corps de l'Autre comme tel ? C'est l'énigme même du désir humain, c'est-à-dire

*encore*, de ce qu'il est convenu d'appeler la vie, même si l'on ne sait pas très bien, au fond, ce que cela veut dire.

Car, le monde humain, c'est le phallus, et pas grand chose d'autre, de supplémentaire... Sur ce fameux corps réel, inaccessible, en somme, qu'est-ce qu'on plaque, sinon, le phallus. On voit le phallus partout. On l'hallucine partout sur le corps de l'Autre, quel que soit son sexe anatomique. Le sexe, c'est le phallus, il s'y réduit. Sa nature est d'être signifiante, c'est-à-dire hors-corps. Un signifiant vient du dehors, on l'appelle le phallus, il vient du dehors et s'inscrit sur le corps. SEXE ! A partir de là, il n'y a pas de plus opaque écran pour nous séparer d'un quelconque accès à la jouissance du corps de l'Autre. Mais cet écran, dans le même mouvement, est générateur d'une jouissance, la phallique, hautement au sujet signifiante. Un corps – dira Lacan, à la séance du 19 décembre 1972 – *cela ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante.* (p.26)

Jouir du signifiant phallique, ce qui empêche par-là même d'accéder à la jouissance du corps de l'Autre en s'inter-posant, c'est cela que la psychanalyse appelle la loi de la castration, autrement dit la fonction Phi de X à laquelle tout sujet humain est soumis et que Lacan fait figurer, comme nous l'avons vu sur son tableau dit des *quanteurs de la sexuation*. C'est bien, encore une fois, ce qui fait que tout coït est un acte sexuel voué au ratage répétitif, car c'est une jouissance de l'organe et non pas une jouissance du corps de l'Autre qui l'incarne. Le sujet reste immanquablement séparé, en exil, de l'Autre. Lacan appelle cette jouissance de l'organe, cette jouissance phallique, la jouissance de l'*idiot*. L'idiot, c'est, vous le savez parce que vous avez des lettres, des lettres du grec ancien en l'occurrence, l'idiot c'est ce qui se passe de l'Autre, ça se passe en soi...*m'aime*. Pas d'Autre. *In-door*. Localement refermé sur soi. Masturbatoire quoi ! Pas de possibilité donc de jouir de l'Autre et de son corps, sinon, comme le disait Lacan, dès l'année précédente, dans la séance du 8 mars 1972 du séminaire *...ou pire : mentalement*.

Ainsi, nous sommes maintenant en position de pouvoir répondre à la question : que veut dire avoir un corps ? Pour une femme, on l'aura aperçu tout au long de cette séance : avoir un corps, c'est, je dirai, faire l'Autre. Là où l'hystérique, vous vous en souvenez sans doute, fait l'homme, comme dit Lacan.

Mais, faire l'Autre qui n'existe pas, cela doit poser quelques petits problèmes que nous verrons la prochaine fois. En effet, il est très difficile de faire l'Autre, tenir la position d'avoir un corps, sans avoir à réaborder la question de l'amour. D'où le titre de la prochaine fois :

Le corps, *pas-sans* l'amour.

Je vous remercie.